Passeur de livre

Albert Nguyên

Quand seuls restent les mots…

Psychanalyste au son de l'époque

Editions Stilus, Collection Nouages. Novembre 2017

Florence SIGNON

Psychanalyste et psychiatre de formation, membre de l'Ecole de psychanalyse des Forums du Champ Lacanien (EPFCL), enseignante au Collège de Clinique Psychanalytique du Sud-Ouest et pratique la psychanalyse à Bordeaux.

Ce livre s'adresse à tous ceux que les mots touchent, à tous ceux qui aujourd'hui se sentent dépassés par l'accélération de notre « époque épique », à tous ceux qui se demandent quels sont les effets de la technoscience sur les sujets et, face à ce déferlement, en quoi la psychanalyse, indispensable, peut faire entrevoir quelque solution.

Il met en valeur la place des mots dans un monde dit « moderne » où la vitesse, la dématérialisation, le virtuel, l'information et les masses de données tendent à rendre caduque la rencontre entre les hommes.

Cette époque veut nous faire croire que la rencontre peut se passer des corps, qu'il suffirait d'être derrière un écran pour avoir un « réseau social », pour être en « relation », que l'individuel et le bien être sont les clés d'un « bonheur » prêt-à-porter, que ce qui est bon pour un est bon pour tous, que ce qui est « le bien » est la même chose que « là où je suis bien ».

De l'expérience de la psychanalyse de l'auteur à sa pratique d'analyste aujourd'hui, il y a d'abord la traversée de l'expérience de la cure, puis la traversée de l'enseignement et des concepts de Lacan. De ces traversées se fabrique un analyste, c'est à dire une façon de lire : dans les dits des analysants, chez les auteurs, nombreux, poètes, écrivains dont les voix traversent cet ouvrage (Char, Cixous, Celan…) et une pratique où cristallise finalement une éthique singulière de la psychanalyse, une responsabilité sans partage. Ce livre en est le témoignage.

Le cœur vivant de cette pratique est le trait d'humanité, ce que Lacan nomme le poème, fondement pour l'auteur d'une « poéthique » de l'analyse. Attendre et rechercher les mots, Albert Nguyên n'hésite pas à dire « le mot » qui fait d'un analysant un « parlêtre ». Mot unique, qui pour chacun a tracé un « Méridien », une « pente d'inclinaison de son existence », soit la façon dont il se rapporte au monde et aux autres. C'est la marque, immémoriale, particulière, dont le sujet a répondu de la rencontre entre les mots et le corps. Cette rencontre « traumatisante » rend particulièrement longues les cures car le sujet s'en défend. Il faut se faire aux mots, se laisser faire, pour apprendre à lire, c'est à dire à se servir de l'écriture pour entendre derrière ce qui se dit ce que les mots portent de chair, de « motérialité » dit Lacan. Ce point de rencontre entre les mots et le corps est ce qui fait de chacun d'entre nous un poème à lire, en souffrance, à dire et que l'analyse révèle.

Trait d'humanité comme cœur vivant de la cure mais aussi cœur vivant d'où pulse le désir de transmission de l'analyse. Lacan en était l'incarnation lorsqu'il faisait séminaire, un poème vivant en acte. C'est le dispositif de la passe dans une école de psychanalyse qui permet d'évaluer si « il y a du psychanalyste » soit si le sujet a pris acte de cette rencontre entre le corps et les mots et si à partir de cette rencontre avec le Réel il pourra à son tour se faire « l'axe de tant de vies ».

Enfin, et c'est essentiel car c'est ce qui permet de conjoindre l'inconscient et le politique, ce trait d'humanité, comme « point de l'humain, lieu de l'humain », permet à l'auteur de poser la question du passage du singulier à l'universel. Une cure analytique orientée par les concepts lacaniens et en particulier la fin de son enseignement (Nœuds Borroméens, poème, inconscient réel) peut apprendre à laisser place à la « sauvagerie du cœur, la passion de l'essentiel, l'ouÏssance, la jouissance, la « diffairance » et « l'étrangeance », tout ce qui est « ex », « hors », en marge.

Ainsi l'étrange, l'étranger, l'exilé, le hors sens, l'exclu, le paria sont « amis » du psychanalyste et la question est posée, vive, exorbitante, enthousiasmante : la psychanalyse peut-elle « proposer une alternative crédible à l'écrasement généralisé programmé par les « grands » de ce monde ? ».

Florence SIGNON

http://www.oedipelesalon.com/passeur/a_nguyen_0318.html

Jacqueline PATOUET

LE MUR DU SON

Présentation de QUAND SEULS RESTENT LES MOTS - Albert NGUYÊN

Nous ne pouvons être, nous ne pouvons vivre humainement qu'à travers les méandres du temps:seul l'ensemble du temps complète et compose la vie humaine.

Georges Bataille, *Les larmes d'Eros*

Le mot, pendant / que tu précipites le sel de la nuit, le regard / cherche à nouveau la lucarne : Une étoile, mets l'étoile dans la nuit.

Paul Celan, *Grille de Parole,une étoile de bois*

Merci à Albert, pour sa confiance qui nous autorise une lecture personnelle de son ouvrage.
Quand seuls restent les mots… Psychanalyste au son de l'époque, n'est pas une suite de son essai précédent *La Perdi(c)tion de Georges Bataille,* écrit récemment, mais j'y vois une continuité, dans l'approfondissement du constat, d'une perception, que l'analyse est vivante, et aussi du «dialogue» qu'il entretient avec Bataille et plus encore dans ces pages, avec Paul Celan.

C'est le témoignage de son expérience de psychanalyste que nous livre Albert Nguyên. Oui, nous sommes tous en tant que *parlêtres*, des enfants de *la raisonnance, du raisonnement, des amours, de la lettre, des mots*[1],et l'analyse parce qu'elle est justement vivante est confrontée aux aléas de son temps. J'ai apprécié tout particulièrement le liminaire vivifiant qui nous remet en mémoire les réflexions que nous pouvons faire aussi. Albert N. est ici un écrivain et en tant que tel, autre pour un autre. Différences et proximité sont des raisons de plus de se pencher sur ce texte qui constitue ce que j'essaie de résumer en le renommant : *Le mur du son*. Si le langage est un mur pour le *parlêtre*, parler c'est entrer dans le monde des humains, *ces animaux dits humains fondés par le langage*[2].*C'est ce quelque chose qui les tient ensemble. Il n'y a d'être que dans le langage,* c'est la devise de Lacan que nous partageons.

Le chapitre *La fabrique d'un analyste* est la clé -de -voute de l'ouvrage que nous évoquons. *Quelques scènes cruciales* en sont les « machine-outils». Elles

1 Valère Novarina Voie négative p.34 Paris P.O.L 2017.
2 Jacques Lacan Conférence de Louvain, 1972.1

exemplifient comment on peut être amené à faire une analyse, qu'est qu'une analyse et quel est le rôle du psychanalyste?
On y voit le récit de l'épopée de l'enfance qu'on suppose être celle de l'auteur, écrit à la forme impersonnelle, nous y reviendrons. Il est question d'un enfant et de sa relation au père qu'il ne quitte pas des yeux en cherchant désespérément avec lui une complicité qui ne vient pas. La maison ne désemplit pas, c'est un envahissement de camarades militants politiques de toutes nationalités, sous le prétexte qu'il ne faut pas être racistes, mais l'enfant ne manque pas de voir que les étrangers, sont pour son père, les voisins les plus proches. Il assiste aussi à des scènes de cruauté envers des animaux et la jouissance qu'elles provoquent. On y voit également le regard porté sur les adultes, leur hypocrisie et leur trahison, la découverte de la sexualité dans sa réalité crue. Qui a dit que l'enfance était heureuse ?

Je retiens deux vignettes fort intéressantes. La première est particulièrement émouvante et belle: c'est la nuit, dans un jardin, un enfant seul, qui s'ennuie envoie vers le ciel, des poignées de terre qui immanquablement lui retombent dessus en le noircissant, ce qui lui vaut d'être grondé et puni, ce qu'il ne comprend pas. C'est sans doute- là, la fin de l'enfance et la rupture qui s'inscrit en encre indélébile et détruit son appétence de vie.
L'enfant dans cette scène intitulée si justement *La nuit des cendres* revit cette scène biblique dont il ignore tout mais dont son inconscient a le savoir: La cérémonie des Cendres en théologie est un jour de tristesse qui ouvre le Carême pour une durée de quarante jours jusqu'à la Passion. C'est ce jour-là que Job sur son fumier et qui a tout perdu se lamente. L'enfant, comme Job, prend-t-il sur lui toutes les fautes du père? C'est sa façon de dire sa désespérance et sa solitude.
La deuxième vignette est également remarquable et marquante. Le sujet est maintenant adolescent ou jeune adulte, pour affirmer sa virilité il se confronte au père dans un duel amoureux, sans mesurer alors, dit-il, le vœu d'inceste sous-jacent. Plus tard encore, lors d'une annonce de séparation par le fils, le père toujours énigmatique, égal à lui-même avec ses contradictions mais soufflant la vie énonce : *Le lotus pousse même sur le fumier.*
Au-delà de l'injure, ne peut-on voir que le fumier de *la fabrique* est devenu un engrais où pousse un lotus psychanalytique?!!Ce propos ambigu a été interprété comme: «même si nous ne comprenons pas, je suis ton père, tu es mon fils ». L'énigme a été l'équivalent d'un « c'est ça» qui n'ajoute ni ne retire rien.
Dans le bouddhisme, le lotus symbolise l'accomplissement spirituel de l'être. Bouddha dit qu'il faut faire sa propre expérience. Le *Lotus de la Bonne Loi* contient un chapitre, *Exposé des transformations d'Avalokitesvara.* (actuellement le dalaï-lama est considéré comme son incarnation). Avalokitesvara est nommé *Qui fait...*[3]
Il fallait donc « kiffer » le lotus, et son émetteur! *pour que la fabrique* se transforme en serre. Ces deux scènes très marquantes font apparaître un changement de position subjective, une avancée sur le savoir y faire avec la pulsion de mort.

3 Encyclopoedia Universalis (en ligne) Bruno Dagens *Bouddhisme Arts et Architecture représentation des Bodhisattva*

S'ensuivra le temps de l'entrée en analyse, les désillusions de la vie, les difficultés, les chagrins et le temps de comprendre, de parler aux autres et même d'écrire.
Ce chapitre qui a retenu mon attention, je l'ai dit, est écrit à la forme impersonnelle, ce qui le rend , par moment, énigmatique mais qui permet un parallèle avec le style adopté par Celan dans *Entretien dans la Montagne*[4]où il relate son rendez-vous manqué avec Adorno, dans une sorte de lettre-ouverte, sous cette même forme impersonnelle . Dans les deux cas, le « je » est mis à distance. Les deux écrits deviennent des fictions, où *personne ne témoigne pour le témoin*[5]. Elles marquent la différence avec la parole qui engage le sujet. Je constate que cette phrase de Celan figure dans le poème intitulé *Gloire de cendres,* écrit en majuscule.
Celan, « *ce suicidé de l'impossible possibilité*[6]« *, est a*insi nommé par Michel Bousseyroux, dans son ouvrage qui lui a valu le Prix Oedipe 2015. L'honneur de Celan et des siens est sauf, au prix de sa vie. Dans cet *Entretien dans la Montagne,* il s'adresse à Personne avec un P majuscule. « Personne » représente sans doute la mort, le néant, mais la poésie est une contre-parole qui casse l'alignement des mots, une façon de contourner les ratages du langage. Dans un travail précédent, *le mal'entendu du réel,* j'avais qualifié cette écriture du désastre de « pluie de cendres » (publié dans l'En-je 21). Pour Celan, le Réel a eu le dernier mot en gardant sa trace d'impossibilité.
Pour Albert N. au contraire, le récit est un point d'encrage dans *La fabrique* et un pari sur la vie, une ouverture aux autres, un passage de *a* à A par l'opération de l'analyse, une heureuse rencontre. *T*outefois la culpabilité à l'égard du père n'est pas absente. Cette trace qui reste, marque la place de l'impossibilité et celle du symptôme. Nous l'avons dit, le réel c'est l'impossible, l'équivalent de il n'y a pas. Dans *l'étourdit*[7] (p.30) Lacan précise que «il n'y a pas» veut dire «il n'y a pas de rapport sexuel», parce que l'être humain est un être de langage. Cet être de savoir ne peut écrire l'insaisissable du réel.
Dans ce récit, que commente Albert, le père est le symptôme. Si le père de Bataille est un « père-diction», je dirais que celui d'Albert est un «pèr(e)mptoire»!

Toute analyse est une expérience avec tout ce qu'une expérience a de singulier. C'est en cela qu'elle n'est pas du côté de la certitude, c'est l'expérience de l'inconscient qui est lui-même un fait de langage. Peut-on dire que l'épopée, soit le contenu des séances de chaque analyse peut être considéré comme le réel de l'ex-sistence?

Après ce pas en avant de l'entrée en analyse, «il n'y a plus qu'à »… Pour Albert comme pour les autres, les points de suspension seront nombreux. Il rencontrera l'angoisse de dire, l'impossibilité de parler autant que de se taire, l'effondrement après une interprétation malheureuse de son analyste, et puis vient aussi le temps de l'enthousiasme et de s'autoriser à conduire une analyse. Il s'ensuit ce qu'Albert

4 Paul Celan *Entretien dans la Montagne*, Verdier 2001.
5 Ibid *Gloire de Cendres* in *Renverse du Souffle* poésie Points traduit de l'allemand et annoté par J.P.Lefebvre edition bilingue Seuil 2003.
6 Michel Bousseyroux *Au risque de la topologie Elargir la psychanalyse Préface A. Nguyên* p.304 Point hors ligne Erès 2011
7 Jacques Lacan *Scilicet 4 l'Etourdit* p.30 Paris Seuil 1973

appelle un « chambardement ». c'est bien de cela qu'il s'agit, d'un rapport nouveau à la psychanalyse, un savoir qui implique une responsabilité. *L'abord du réel est étroit. Et c'est de le hanter que la psychanalyse se profile*[8], nous dit Lacan dans Radiophonie. La liste des étapes à suivre par un « analyste neuf» tracé par Albert est longue. Mais avant tout, une exigence éthique s'impose et de cela, il en a une conscience claire. Le discours analytique ne se fonde pas sur l'ex-sistence de l'inconscient mais sur le désir de l'analyste pour donner consistance à un savoir nouveau du sujet.

L'éthique du discours analytique ne consiste pas seulement à affirmer le non-rapport à l'Autre qu'implique le savoir de l'Un-tout-seul. C'est la part de contingence de chaque séance, ce qui reste du vouloir dire vrai, qui constitue le dire. Cette part de réel du langage qui ne peut s'écrire, ni se penser, ce « reste-à-dire [9]» a été la question majeure et l'expérience intérieure de ceux que j'appelle *la communauté -de-l'impossible*, Lacan, Bataille, Celan et Blanchot. Dans son précédent essai de psychanalyse, *La perdi(c)tion de Georges Bataille*, Albert Nguyên nous dit très justement, que pour Bataille « le discours commun, la langue commune limite par trop l'expérience, car cette expérience interroge une autre limite, celle de l'humanité [10]»

Blanchot, quant à lui, pose la question « ... Mais le dehors ne se lit-il pas comme une écriture, écriture sans lien, toujours déjà hors d'elle-même ?[11] ... » Réfléchir sur l'expérience de l'impossible c'est aussi réfléchir sur celle de la transmission et reconnaître que se taire est interdit. Pour Lacan, il était donc impératif de donner un statut reconnu à la psychanalyse dans le monde qui ne soit pas en marge de la science, ni à sa remorque. Dans la leçon d'ouverture de son séminaire à l'E.N.S, en décembre 65, il stipule «il n'y a pas de science de l'homme, parce que l'homme de la science n'existe pas, mais seulement son sujet.[12] » «Le sujet sur lequel nous opérons en psychanalyse ne peut être que le sujet de la science [13]».

Le psychanalyste vit dans son siècle, au milieu de ses concitoyens. A l'horreur de non savoir vient s'ajouter l'horreur de savoir. Cette *époque épique* débute, dans cet essai par les évènements tragiques de janvier 2015,l'attaque terroriste d'un journal satirique et d'un supermarché, un massacre de 17 personnes. J'ajoute qu'elle sera suivie, à la fin de la même année par la tuerie «du Bataclan». S'ensuit une évocation de devoir répondre à l'horreur, d'en répondre et faire le constat de la nécessité du lien entre le désir du psychanalyste et l'éthique, l'éthique doit répondre au réel, à tous les réels. Albert Nguyên nous dit que cette éthique est parfois lourde à porter, car elle demande du courage, de la responsabilité et du désir. J'ajouterai également que ne pas être coupé de l'actualité c'est d'être au fait de la crise des idéologies, de la

---

8 Jacques Lacan *Scilicet 2/3Radiophonie* p.83 Paris Seuil 1970.

9 Michel bousseyroux *Albert Nguyên La perdi(c)tion de Georges Bataille* Essai de psychanalyse Editions Stilus Collection Résonances 2016 Texte publié sur le site Oedipesalon.com.

10 Albert Nguyên *La perdi(c)tion de Georges Bataille* p.VIII opus cité ;

11 Maurice Blanchot *Le dernier à parler* 1972 in l'Herne Blanchot p.245 editions l'Herne 107

12 Jacques Lacan *Ecrits La science et la vérité* p.859 Le champ freudien collection dirigée par J.Lacan Seuil Paris 1966.

13 Ibid p.858.

montée du chômage, des réalités économiques discriminantes, du taux croissant des familles mono-parentales, du défoulement et des excès des réseaux sociaux.
Comment répondre et parer à la violence et la jouissance du parlêtre? Quelle solution pour la démocratie face à la barbarie ? La théorie des pulsions, le champ de l'Autre, le transfert, développés par Lacan dans les Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, en 1964, y trouvent leur justification.[14] La question de la jouissance sera abordée ensuite, (1972) dans le livre XX Encore.[15]
Toutes ces interrogations aussi passionnantes que cruciales sont posées dans *Quand seuls restent les mots, Psychanalyste au son de l'époque.* Elles poursuivent la recherche dans laquelle nous a entraînés Lacan : « quel est le pouvoir du sujet sur sa vie? »(p.232)
Il faut lire absolument cet essai qui nous parle et nous touche parce qu'il est le fruit de l'expérience pas seulement d'un homme de l'art mais celui d'un être humain confronté comme ses semblables, à l'impuissance du dire,au manque-à-être et au désêtre. Mais là, je repense à Blanchot dans « Le dernier à Parler : « le «je» n'est pas seul, passe au nous, et cette chute à deux unit, jusque dans le présent, même ce qui tombe.[16] »
Oui, « l'être-poème est lettre du poème : à écrire et qui s'écrit malgré, au gré » (p.274).
La psychanalyse parce qu'elle est vivante est une marche en avant. Comme le fait apparaître l'enseignement de Lacan qui n'a jamais cessé, toujours en cours et en progrès.

Albert Nguyên dans son post-scriptum se veut optimiste. Je retiens, comme une poésie,
dans ses dernières lignes: «un psychanalyste sait l'éclat de la vie arrachée au silence et la mort, la liberté de solitude et l'exil de son chant, le poème qu'il porte au coeur, sa pulsation et son souffle.» (p. 275)
Qu'il me permette, dans ma conclusion, de relever que ce beau texte se termine par le mot race.(symptôme quand tu nous tiens!)Je l'invite, à lui qui est l'auteur de cette formule heureuse « le sans-délai a effacé le sang-mêlé» à s'en mêler encore, c'est-à-dire écrire un troisième essai en se souvenant que les «territoires vont au-delà de nos pays.[17]» Cause, toujours…

Jacqueline Patouet

14 Jacques Lacan *Le Séminaire livre XI Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse Le champ freudien* dirigé par J.Lacan Paris Seuil 1973.
15 Jacques Lacan Le Séminaire livre XX *Encore* Le champ freudien dirigé par J.Lacan Paris Seuil.1975.
16 Maurice Blanchot *Le dernier à parler* p.246 opus cité
17 Mireille Gansel Postface à *Nelly Sachs-Paul Celan Correspondance* p.109 traduit de l'allemand par Mireille Gansel Belin Paris 1999.

Ombres Blanches, 30 mars 2018.

Présentation du livre d'Albert Nguyên, *Quand seuls restent les mots… Psychanalyste au son de l'époque*

Voici un livre qui me met en joie. Voici le livre d'un psychanalyste au son de l'époque, et ce ne sont pas des paroles en l'air que de se dire, quand on pratique la psychanalyse, qu'on se doit d'être au son de l'époque. C'est à vous foutre le bourdon, quand on voit à quel horizon nous entraine la subjectivité de l'époque, avec les NBIC des Nanotechnologies, biotechnologies, informatique et sciences cognitives de l'I.A., l'Intelligence Artificielle qui enchante notre nouveau Spiderman, Cedric Villani, mathématicien illustre qui a quelque chose de latitudinaire – et dans ma bouche c'est un compliment. Car on nous annonce rien moins qu'un homme connecté augmenté débarrassé du sexe et de la mort – bref une vie sans fin, soit, une vie möbienne, comme s'en amuse Frédéric Beigbeder dans son dernier roman, se moquant du rêve des transhumanistes. Voici donc le livre d'un psychanalyste qui ne fait pas la sourde oreille à ce qui dans notre époque cloche et qu'avec Lacan nous appelons symptôme. Abert Nguyên est un psychanalyste qui fait face à ce qui se profile des nouvelles techniques de l'humain et qui menace, si on tourne le dos à l'époque, l'avenir de la psychanalyse. Le réel de la science va nous manger, nous asphyxier et c'est la religion qui sera le poumon artificiel de l'humanité. Lacan nous en alertait déjà en 1974. On demande à la psychanalyse de nous débarrasser du réel et du symptôme. Folie pure ! Si elle a du succès dans cette demande elle s'éteindra de n'être qu'un symptôme oublié et la religion triomphera. Pour que la psychanalyse dure, disait Lacan, il faut qu'elle échoue, c'est-à-dire il faut que le réel de son symptôme, qui n'est pas celui de la science, *insiste*. Comment insister assez pour faire échouer la demande des NBIC ? C'est à cette question cruciale pour le temps présent et pour l'analyse à venir que répond le livre d'Albert Nguyên.

Son livre creuse le sillon propre de l'analyse en tant qu'elle est rencontre de l'humain dans l'homme. Car l'analyse, pour Albert Nguyên –c'est ainsi qu'il ouvre sa quatrième de couverture -, « touche le cœur vivant des choses ». Qu'elle le touche, ce cœur vivant des choses, on le sent, on le perçoit à la lecture de chaque

ligne. D'autant qu'Albert nous fait toucher le cœur vivant de sa pratique de psychanalyste, puisqu'à plusieurs reprises il nous apporte des fragments de cure de ses analysants qui nous montrent à quel point le dire de l'interprétation peut, quand seuls restent les mots, ou plutôt quand enfin le mot, toucher le cœur vivant des choses. Il nous montre aussi par quel chemin analysant il est devenu analyste, comment aussi il lui a fallu lâcher sa passe, lâcher sa construction, lâcher son témoignage, pour penser la psychanalyse, pour penser chaque jour dans sa pratique, pour chaque jour – je te cite Albert - se prêter à la parole hésitante, trébuchante, contradictoire, déferlante, répétitive, pour chaque jour enregistrer le pas, la main tendue ou la main craintive, le bonheur du bout des lèvres ou des doigts, pour chaque jour sentir l'épaisseur du silence, la lourdeur du silence, le mur du silence, pour chaque jour assister avec le même étonnement à l'envol de la parole, à ses atterrissages, plus ou moins contrôlés, à ses virages vers des champs inconnus ou des évènements déjà énoncés, pour chaque jour, à chaque séance, suivre la route des mots qui défilent et se défilent, pour chaque jour et à chaque séance se laisser porter, emporter par le flot de douleurs, de malheurs, de conflits, de doutes, de symptômes corporels, et comment atteindre au port ? Au bord ? Pour se rendre compte qu'au milieu de ces « chaque jour » il y a des jours neufs, des jours incroyables, des jours incomparables.

Le cœur de l'expérience, nous dit Albert, bat au rythme de l'inconscient réel, de l'inconscient d'après Lacan et d'après la fin de l'analyse. Car il y a « La psychanalyse…d'après Lacan » : c'est l'une des trois grandes parties du livre, avec « La psychanalyse d'après la pratique » et « Vivre d'après le poème qui… ». La psychanalyse, trois points de suspension, d'après Lacan : le suspens nous laisse le choix : est-ce selon Lacan, selon ce que pense et nous enseigne Lacan ? Ou est-ce selon ce que la psychanalyse a à penser, à inventer après Lacan qui n'est plus là pour penser l'époque du temps présent ? Oui, nous avons à penser la psychanalyse *après et sans* Lacan, sans nous abriter derrière ses dits et écrits.

Certes, nous avons à penser la psychanalyse, pour nous y orienter, avec ce que Lacan lui a apporté de nouveau, l'inconscient réel, l'inconscient lalangue, le symptôme et le sinthome, la nomination, le nœud borroméen, la traversée des passes, l'humanisation du désir par la père-version de la fonction paternelle, la fonction de résonance de la phonation et de la voix, et bien sûr l'avancée radicale sur laquelle insiste longuement Albert, qui est celle de l'être poème qui procède de la dimension de l'écrit dans l'expérience de parole de l'analyse. Lacan a tout remis

en question dans la pratique et il a remis en question la psychanalyse elle-même, sans jamais pour autant renoncer à en rendre le dire neuf.

Mais il y a aussi – et Albert, tu y contribues largement, ce que le psychanalyste a le devoir de penser et d'inventer, à partir de ce qu'il sait de son cru, qu'il tire du cru de sa pratique d'analyste. C'est son élaboration autour de ce qu'il appelle le vivre, le vif, la vivance. Reprenant une formule de Gide, Albert Nguyên nous dit que la psychanalyse se doit d'épaissir la vie, d'en prendre en considération le réel. Le cœur de l'analyse c'est la vie, la *vivance*, laquelle implique le corps et la responsabilité sexuelle du sujet. La fin de l'analyse est à situer en regard de cette question première de la vie et de la réponse qu'y apporte le sujet, cette réponse ne faisant pas savoir, nous dit Albert, mais faisant vivant. Albert nous rappelle ce dire de René Char : « il n'y a que deux conduites avec la vie : ou on la rêve ou on l'accomplit. » On l'accomplit « de rester hissé sur la vague du courage » au moment où l'oiseau peu à peu s'éloigne. Ce qui implique aussi de faire place à la contingence, à la rencontre, la rencontre possible du vivant qui s'écrit et qui peut se dire dans un lien, dans le nœud qui fait le mystère du corps parlant. Nœud qu'effectue le poème grâce auquel l'analyse fait passer le sans-nom du névrosé au nom propre du sinthome.

Suivant ton chemin, celui de ton art-dire psychanalytique, tu marches, Albert, sur le méridien de celui qui t'est cher autant qu'il m'est cher, Paul Celan, le témoin de l'absence de témoin, celui qui parle au dernier, celui qui dit son dire, dans le mouvement de houle des mots qui toujours s'en vont, celui qui, plutôt que de casser le fil, *renverse le souffle*, celui qui porte le poème au bord de lui-même, au bord de la chose humaine, au bord du Plus-étranger. Il faudrait concevoir ce qui fait passe dans une analyse comme plus qu'un virage ou un tournant, comme la renverse du souffle celanien, renverse positive du vivant, contre le mourant. Celan fait allusion à ce que lui disait sa mère : « Ce qu'on a sur le poumon, on l'a sur la langue. » La renverse du souffle est renverse de lalangue, renverse de ce qui, du poumon, creux enclos de la vie, que l'on a sur la langue, vient au dire. Chaque fois qu'un poème naît, il crie. Le poème qui s'écrie, i-e, dans l'analyse est ce nouveau-né de l'inconscient réel que l'analyste a à essayer de faire venir au jour, de faire revenir au jour, en délivrant le sujet de la jouissance enfouie que la gangue des mots étouffait. C'est ce que produit l'interprétation surprise d'Albert Nguyên quand à son analysante qui comblait les vides de sa parole en la ponctuant avec insistance d'un « c'est ça », « c'est ça », lui dit « Quand est-ce que c'est ça cesse ? » dont les s répétés et sifflés déchaînèrent plusieurs chaînes signifiantes et des effets d'affect qui livrèrent la clé d'une jouissance jusque-là demeurée secrète et qui était liée à… sa

haine de la différence. La question de la haine dans la cure, du comment remettre la haine à sa place est aussi un des points forts qui parcourent ce livre, le symptôme se nourrissant au puits de la haine et du masochisme qu'il ne s'agit pas que de mettre à jour mais dont il y a à se demander ce que le sujet en fait pour finir. On sait d'expérience, tu nous le dis Albert, que la plupart des analystes ne veulent rien savoir de l'emprise de la haine et que cela n'est pas sans resurgir dans ce qui se passe dans les scissions entre les groupes d'analystes et à l'intérieur même de nos associations.

Je n'ai fait ici qu'effleurer quelques-uns des points vifs de ce livre si stimulant tant pour les psychanalystes que pour les psychanalysants, mais aussi pour tous ceux pour qui la psychanalyse compte pour s'y retrouver en ces temps d'indigence mentale, car il est plein de cette vivacité du désir de l'analyste à même de nous sortir de l'endormissement généralisé. Voilà ce dont le livre d'Albert Nguyên nous porte témoignage, du style de vivance qui fait la marque d'un psychanalyste, dans le rapport qu'il entretient avec ce chemin de l'impossible qui, comme le poème, mène, dit Celan, à la rencontre, à la poignée de main – à la main que je te tends Albert et qui, sur le fil de l'écriture et le cheveu de la parole où nos pensées croisent, se croisent, fait rencontre entre nos deux méridiens qui sont proches, entre Bordeaux et Toulouse, de moins d'un degré de longitude Est !

Michel Bousseyroux